

Études critiques : quand interpréter c'est - peut-être - changer

Autor(en): **Rigo, Bernard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **48 (1998)**

Heft 1

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381563>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ÉTUDES CRITIQUES

QUAND INTERPRÉTER C'EST – PEUT-ÊTRE – CHANGER

BERNARD RIGO

Résumé

Si tout un chacun fait preuve de cette capacité de trouver un sens à ce qu'il lit ou à ce qui lui est dit, les choses deviennent moins évidentes quand il s'agit de se pencher sur cette capacité elle-même. Or, c'est à mieux comprendre ce phénomène : comment du sens advient pour l'être humain, que s'attachent les différentes présentations réunies dans l'ouvrage étudié ci-dessous. Davantage, c'est à montrer comment ce sens mobilise (nécessairement?) le lecteur ou l'auditeur, produisant en lui du changement.

Le recueil dont il sera question dans notre étude réunit les actes d'un Congrès international d'herméneutique qui s'est déroulé à Neuchâtel (Suisse) du 12 au 14 septembre 1994, à l'occasion du vingtième anniversaire de l'Institut de recherches herméneutiques et systématiques (IRHS) de la Faculté de théologie de l'Université de cette ville. Écrits par une majorité de théologiens, mais aussi par un linguiste, un enseignant de littérature anglaise et un spécialiste de la communication, ces textes nous paraissent marquer une sorte de tournant dans la question de l'interprétation.

En effet, s'inscrivant au terme de l'ancien paradigme selon lequel un texte ou une parole est cet objet qui contient son sens en lui-même, sens que des méthodes appropriées peuvent faire surgir pour le lecteur ou l'auditeur de façon tout à fait neutre et objective, ces études intègrent l'idée, qui s'impose toujours plus aujourd'hui, selon laquelle le lecteur ou l'auditeur participe activement à l'émergence du sens d'un texte ou d'une parole. Cette thèse nouvelle apparaît de façon exemplaire sous la plume de l'un des auteurs : «Le sens du texte n'est pas une dimension cachée quelque part dans le texte et qu'il s'agirait de trouver, puis d'exhumer. *Le sens advient par l'acte même de la lecture.*» (J. Zumstein, p. 82)

¹ P. BÜHLER, C. KARAKASH (éds), *Quand interpréter c'est changer. Pragmatique et lectures de la Parole* (Lieux théologiques – N° 28), Genève, Labor et Fides, 1995, 262 p.

D'autre part, les actes de ce congrès marquent également un tournant dans l'histoire de l'herméneutique, en ce sens qu'ils intègrent amplement les travaux issus de ce que l'on appelle l'«École de Palo Alto», qui ont mis en évidence la «pragmatique» d'un texte ou d'une parole, à savoir qu'un texte ou une parole a des effets sur le comportement du lecteur ou de l'auditeur. Cet aspect est illustré non seulement par le choix du titre de l'ouvrage : *Quand interpréter c'est changer*, mais également par la participation de l'un des représentants les plus illustres de cette école : Paul Watzlawick.

Si l'intérêt provient de la richesse des treize contributions présentées dans le cadre de ce congrès, il nous est cependant difficile de faire justice ici à chacune d'entre elles en détail. Aussi, nous nous proposons de cerner, dans chacune, l'un ou l'autre des changements que nous avons décrits ci-dessus, même si cela donnera l'impression d'une lecture un peu réductrice.

1. *De l'importance du lecteur*

Tout d'abord, la première contribution, qui nous est proposée par W.G. Jeanrond, nous invite à tourner le regard sur l'histoire de l'herméneutique au début de ce siècle. Ainsi, nous découvrons qu'à cette époque, deux grands courants herméneutiques s'opposaient avec, comme représentants, d'un côté, K. Barth pour qui le texte biblique étant la «parole même de Dieu, [...] l'interprétation de la Bible [ne peut dès lors se faire que] sur le mode de l'obéissance» (p. 16), et, de l'autre côté, R. Bultmann, pour qui l'exégèse n'étant jamais «sans présupposition» (p. 17), «Dieu communique entièrement par le va-et-vient de la communication humaine plutôt que, comme Barth le croyait, sur un mode à sens unique, de nature impérative, du texte au lecteur.» (*ibid.*) Ainsi, Bultmann apparaît comme le précurseur des thèses qui, aujourd'hui, se donnent comme évidentes pour de nombreux spécialistes.

La seconde contribution, due au linguiste J.-M. Adam, nous invite également à renoncer à l'idée de l'existence d'un sens littéral qui serait contenu dans le texte lui-même et qu'il s'agirait d'exhumer. En effet, «ce n'est que dans une situation donnée (*background knowledge*) qu'un énoncé comme 'Paul est en train de tondre sa pelouse', est interprétable comme reproche, éloge ou simple renseignement, signalant que Paul travaille ou qu'il est en train de se détendre.» (p. 41) C'est pourquoi, seul le contexte le plus pertinent sera susceptible de donner au lecteur les indications pour la bonne manière de comprendre un texte. Or, pour l'auteur, même si c'est la phrase elle-même qui va déterminer ce contexte, ce dernier n'est jamais extérieur au sujet puisqu'il y sera fait nécessairement appel à la *mémoire du lecteur*².

² Précisons que J.-M. Adam utilise dans sa contribution le concept de «pragmatique» de façon spécifique (cf. le titre de sa contribution : «Pragmatique linguistique du texte écrit») qui diffère du sens donné à ce mot par l'École de Palo Alto (ce dernier

L'intérêt de la troisième contribution, que nous devons à H. Weder, est d'attirer notre attention sur l'histoire de la distorsion de l'interprétation d'un texte biblique au cours des siècles. Ainsi, en recourant aux catégories théologiques de l'Évangile (gratuité et joie) et de la Loi (exigence), l'auteur montre comment un texte qui était interprété, dans un premier temps, d'un point de vue évangélique, est ensuite relu en termes d'exigences adressées au lecteur. «Par nature, la pensée légaliste comprend la parole de Jésus [...] comme une exigence adressée à l'homme.» (p. 73) En effet, «la pensée légaliste redoute ce sur quoi elle n'a pas prise.» (*ibid.*) Ici se pose la question de savoir si le lecteur est libre de toute pensée légaliste dans sa lecture d'un texte (biblique ou autre) ou si, nécessairement, elle prend à chaque fois le dessus. Or c'est là l'un des enjeux majeurs découlant de la thèse de l'importance du rôle du lecteur dans l'interprétation d'un texte (nous y reviendrons dans notre évaluation critique)!

La quatrième contribution permet d'aborder un autre enjeu majeur, à savoir celui du risque du subjectivisme : son auteur, J. Zumstein, nous présente une série de thèses dont nous nous bornerons à retenir celles qui posent la question de la vérité du texte. Ici, renonçant définitivement à l'idée positiviste d'une vérité objective qu'il s'agirait d'exhumer et empruntant un concept cher à l'épistémologue K. Popper et développé par Umberto Eco³, J. Zumstein affirme : «La pertinence de la lecture d'un texte peut être soumise à une procédure de falsification. Dans une telle hypothèse, l'objectif ne consiste plus à prouver que telle lecture est vraie, mais plutôt à exclure les lectures fautives. Une lecture est réputée falsifiée quand il est démontré qu'elle ne respecte pas une des contraintes qui caractérisent le texte interprété.» (p. 82) Nous aimerions quant à nous en savoir un peu plus sur ces «contraintes» inhérentes à un texte, tout en nous demandant si cette possible falsification protège de façon absolue du risque de tout subjectivisme.

Venons-en maintenant plus brièvement aux contributions réunies dans la seconde partie de l'ouvrage, qui illustrent elles aussi, à leur façon, la thèse majeure et le premier axe autour duquel tourne le congrès de Neuchâtel : à savoir l'importance du lecteur dans l'interprétation, et cela en s'intéressant à ces actes de lecture particuliers que sont les œuvres d'art, la musique ou la littérature. C'est tout d'abord la figure de Marie-Madeleine que B. Neipp aborde au travers de la peinture de différentes périodes ; puis c'est l'interprétation d'un texte biblique, le *Magnificat*, que M. Baumann décrypte dans la musique composée par J.-S. Bach ; enfin l'événement biblique majeur de la crucifixion est revisité au travers de quatre textes littéraires en langue anglaise

sens étant celui retenu par l'ensemble des autres intervenants) ; en effet, pour la linguistique, la pragmatique vise à l'étude des marques de la communication dans un texte, qui en orientent la lecture, et non pas les effets de celle-ci sur le lecteur.

³ U. Eco, *Lector in fabula ou la Coopération interprétative dans les textes narratifs*, Paris, Grasset, 1985 (1979 pour l'édition italienne), 315 p. Du même auteur : *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.

présentés par P.-E. Monnin. À chaque fois, c'est le regard particulier des artistes ou, pour être plus précis, un regard sur le regard des artistes qui nous est ainsi proposé pour illustrer l'importance de l'interprétant dans l'interprétation, par-delà toute prétention à la vérité de celle-ci.

2. *Pragmatique de la communication*

Avec le second axe, il s'agit essentiellement de la prise en compte des travaux de l'École de Palo Alto dans les contributions suivantes, en commençant tout d'abord par un rappel des thèses majeures de cette École par l'apport de P. Watzlawick lui-même.

Pour cet auteur, en effet, le sens des choses, mais aussi le sens d'un texte ou d'une parole, va dépendre du «regard» porté sur cette chose, ce texte ou cette parole. Reprenant un mot attribué à A. Einstein, il rappelle que «c'est la théorie qui décide de ce que nous pouvons observer.» (p. 143) Dès lors, la «vraie» réalité ne se donne jamais que dans les failles de toutes nos constructions, que lorsque celles-ci nous conduisent à un échec nous obligeant à changer notre point de vue pour élaborer de nouvelles constructions théoriques, et cela dans un travail sans fin. Cependant, si l'homme contemporain perd ainsi sa sécurité intellectuelle, il gagne la liberté et la responsabilité d'un changement réel ainsi qu'un pouvoir de conciliation avec les autres hommes dotés de la même capacité que lui à construire leur propre réalité (cf. p. 148).

Ainsi, si la «réalité» n'est jamais qu'une construction ou encore une interprétation de celle-ci, il est clair qu'un changement ne pourra jamais intervenir qu'au niveau de cette construction ou de cette interprétation. Or c'est ici qu'intervient la thèse majeure de l'École de Palo Alto. En effet, s'intéressant de près à la communication entre les humains (en particulier dans le cadre de familles dont l'un des membres présente des signes de troubles psycho-comportementaux importants), l'auteur va, avec ses collègues, mettre en évidence la «pragmatique» de toute communication, c'est-à-dire mettre en évidence ses effets sur le comportement humain. Toute communication joue sur deux registres : celui du contenu et celui de la relation. «Car quelle que soit la manière dont nous formulons un message au niveau du contenu, il contient une définition de ma vision de la relation à la personne à laquelle je m'adresse» (p. 140). À titre d'exemple, Watzlawick montre que le message «Entrée interdite» ou le message «Veuillez, s.v.p., ne pas entrer» donne une impression différente sur l'autorité inconnue qui a édicté ce message et du rapport de celle-ci avec le destinataire du message.

Or c'est particulièrement à ce niveau que se construit notre vision du monde ou encore le sens que nous donnons au monde qui nous entoure. De là l'hypothèse thérapeutique, quand cette vision devient problématique, d'utiliser la propriété «pragmatique» de toute communication humaine dans le but de permettre un changement.

C'est cette qualité «pragmatique» de toute communication que vont reprendre les trois auteurs suivants, et cela sous l'angle de leur discipline respective, à savoir l'exégèse, la dogmatique et la théologie pratique.

C'est ainsi que, chargé de représenter les disciplines bibliques, W. Rebell affirme tout d'abord que n'importe quel texte biblique ne peut être l'objet d'une exégèse pragmatique. Prenant l'exemple de sa lecture personnelle du livre de Heidegger *L'être et le temps* (cf. p. 156-157), il montre que seul un texte qui s'adresse à l'existence même du lecteur mérite de faire l'objet d'une exégèse pragmatique : «Les textes méritant une exégèse pragmatique sont des textes qui, en tant que systèmes sémiotiques, sont en interaction avec des structures psychiques. Ce sont des textes qui traitent d'expériences psychiques caractéristiques et qui participent à la définition des chemins que nous devons emprunter intérieurement en tant qu'êtres humains. Il arrive que ces textes exercent un attrait magnétique sur nous ; toujours à nouveau, nous retournons à eux.» (p. 157-158) Or si tous les textes bibliques ne relèvent pas de cette dimension pragmatique (l'épître de Jacques par exemple, p. 161), il n'en reste pas moins que les textes élus se voient alors investis d'un pouvoir qui surprend : «Le texte de Jean se comporte ici comme un thérapeute moderne qui, dans la communication avec son client, introduit délibérément des ambiguïtés et des absurdités. P. Watzlawick a montré que c'était précisément ces types de communication qui étaient susceptibles d'obtenir des succès [c'est nous qui soulignons] déconcertants.» (p. 169)

J.-D. Kraege, quant à lui, reprend et évalue plus particulièrement le constructivisme de P. Watzlawick dans le cadre de la systématique. Et tout d'abord, parce que le sens d'un texte ne peut jamais être donné qu'à travers une interaction entre celui-ci et le lecteur, interaction appelée cercle herméneutique – car l'interaction va aussi bien du texte au lecteur que du lecteur au texte – l'auteur développe une idée analogue à celle des «failles de nos constructions» chez Watzlawick (là où la «réalité» se donne à voir comme *a contrario* ou par la négative). «Ainsi n'est-il pas possible d'éliminer les préjugés-présupposés pour abolir le cercle herméneutique classique. Il ne nous reste plus alors qu'à chercher toutes les résistances d'un texte ou d'un événement à entrer dans nos présupposés [c'est nous qui soulignons] pour tenter peu à peu d'en cerner le sens.» (p. 187). Ici l'auteur en tire les mêmes conséquences que J. Zumstein (cf. ci-dessus) : le positivisme n'étant plus défendable, le sens ne peut dès lors qu'émerger de falsifications infinies.

Cependant, J.-D. Kraege n'en reste pas à ce simple état des lieux, mais en propose une lecture théologique : «Une relecture chrétienne de notre inscription dans des cercles consistera alors à considérer ces cercles comme autant de marques de notre état indépassable de créature.» (p. 187) Ce faisant, l'auteur conteste le peu de cas fait par l'École de Palo Alto de la question de l'angoisse existentielle générée par ce constructivisme qui signifie la fin de toute vérité positive possible à propos de la réalité (cf. p. 187-188).

D'avantage, la prise en charge de cette question de l'angoisse existentielle ne peut se faire, selon J.-D. Kraege, que de l'extérieur, à travers la grâce divine, seule à même de «créer la foi *ex nihilo*.» (p. 189) Ici, se référant à la catégorie du paradoxe thérapeutique décrit par l'École de Palo Alto, et à la suite de Kierkegaard, l'auteur rappelle que «la conscience croyante [...] recadre sa situation : elle sait que Dieu est maître de ces tourbillons et que, si elle n'arrive pas elle-même à les maîtriser intellectuellement, elle peut en toute confiance vivre dans ce cadre paradoxal comme Lui-même est venu vivre en Jésus-Christ de manière radicalement paradoxale.» (p. 191)

La troisième contribution est celle de P.-L. Dubied qui revient sur la dimension de la pragmatique d'un texte du point de vue du théologien pratique. Car, pour cet auteur, si l'herméneutique a pour objet de «proposer des interprétations pour lesquelles elle requiert l'adhésion des esprits raisonnables» (p. 202), il s'agit encore, d'un point de vue pratique, de «faire appel à la pragmatique afin que celle-ci lui enseigne l'art de la communication existentielle capable d'offrir l'occasion du changement.» (p. 203)

Se référant à l'usage des paraboles qu'a fait le Jésus historique, P. L. Dubied prend exemple sur cette forme de communication pour illustrer son propos : «Elle [la parabole] est une simple histoire qui invite son auditeur, avec son monde, à s'y laisser aller pour se retrouver ailleurs, surpris, déplacé, transformé, changé.» (p. 204) Cette puissance pragmatique de la parabole, P.-L. Dubied croit également la retrouver dans d'autres formes de paroles de Jésus. «L'injonction paradoxale : 'Laisse les morts enterrer leurs morts' (Mt 8,22) est bien propre à brouiller toutes les données, les catégories et les critères par lesquels, spontanément, chacun s'oriente dans la vie et dans le monde.» (p. 205)

Il s'agit donc de redécouvrir ce pouvoir contenu dans les paroles de Jésus pour s'en inspirer comme modèle pour le prédicateur-communicateur, car «lorsqu'il en va de la compréhension de soi, il ne suffit pas de transmettre le sens d'un texte dégagé par les meilleures méthodes ; il convient avant tout d'offrir à l'auditeur, *par une communication ajustée* [c'est nous qui soulignons], la place adéquate à la réception du message.» (p. 209)

3. *Quel changement?*

Sous le titre de «Finalités de l'interprétation», les deux dernières contributions s'inscrivent, elles aussi, dans la perspective ouverte par l'École de Palo Alto en se proposant de montrer maintenant quelle sorte de changement le texte biblique induit.

Ainsi, pour O. Bayer, ce changement se situe au niveau du comportement éthique. Par exemple, la parole de Jésus sur l'amour des ennemis (Mt 5,43-48) ne peut pas ne pas transformer ses auditeurs : «Ce qui jaillit à la *puissance* [c'est nous qui soulignons] de transformer les interpellés. Ils ne comprennent

pas sans se transformer par la même occasion.» (p. 227) «Ainsi, ils ne restent pas ce qu'ils sont. Et s'ils le demeurent, ils ne le demeurent pas naïvement. Ils connaissent maintenant leur essence humaine, ou mieux : leur vanité, qui consiste à n'aimer que l'aimable et à ne s'assembler qu'avec le semblable.» (p. 228) Ainsi, le changement ne saurait relever de la seule intériorité (savoir), mais engendre un agir, un comportement reconnaissable.

Pour Pierre Bühler, directeur de l'IRHS, dont la contribution servait également de conclusion au congrès et au livre, le véritable changement advient dans la compréhension de soi du lecteur-interprète, au moment où celui-ci se découvre interprété par le texte lui-même. À travers les significations que le récit attache à son intrigue ou à ses personnages pouvant faire l'objet d'une appropriation par le lecteur ou l'auditeur, «ce dernier se voit ainsi offrir narrativement une refiguration de son moi, qui devient pour lui source d'une quête d'identité personnelle.» (p. 247)

Relevons pourtant que P. Bühler garde une certaine distance critique (que ne semblent pas avoir les autres auteurs) à l'égard du pouvoir quasi magique que d'aucuns attribuent à la communication (écrite ou orale). En effet, pour P. Bühler «demeure ici un problème herméneutique : celui de la résistance du lecteur ou auditeur à l'offre narrative qui lui est faite.» (p. 248) Tout en regrettant que l'auteur ne fasse que soulever le problème, on souscrira d'ores et déjà à la pertinence d'une telle mise en question.

Pour conclure : une évaluation critique

Nous avons dit que les actes de ce congrès marquaient une sorte de tournant dans la réflexion herméneutique. D'une part, en mettant en évidence l'importance du rôle du lecteur quant à l'émergence du sens d'un texte. D'autre part, en reprenant les thèses majeures défendues par l'École de Palo Alto.

Mais ce tournant demande, nous semble-t-il, et rapidement, que l'on se demande qui est ce lecteur/auditeur, à la fois coauteur de l'émergence du sens et objet de ce sens qui influe sur son comportement.

Or, cette réflexion est d'autant plus urgente que l'École de Palo Alto, de par ses propres *a priori* théoriques, n'a pas jugé bon de l'investir. En effet, elle n'a pas trouvé important de combattre de front l'image de l'être humain issue des travaux du père de la psychanalyse, parce que, par hypothèse, il n'était pas nécessaire de se demander ce qu'était l'homme (ou plus précisément le psychisme de l'être humain) pour guérir les gens (cf. le concept fameux de la «boîte noire»⁴). En négligeant cet aspect, elle laisse comme un vide «anthropologique».

⁴ «À l'origine, ce concept a désigné certains types d'appareils électroniques pris à l'ennemi et qu'on ne pouvait ouvrir pour les étudier dans la crainte qu'ils ne renferment des explosifs ; plus généralement ce concept s'applique au *hardware* électronique, devenu si complexe qu'il peut être plus commode de laisser de côté l'étude de la

Certes, dans sa contribution P. Watzlawick perçoit également l'importance de cette recherche quand il affirme que son point de vue épistémologique appelle une «théorie de l'observateur» (cf. p. 144). Mais nous ne pensons pas que celle-ci relève, comme il semble le suggérer, du seul domaine de la biologie (*ibid.*). Il serait judicieux de tenir compte, ici, de certaines recherches récentes en sciences humaines qui ont su mettre en place une conception de l'être humain qui dépasse celle de la psychanalyse. Nous pensons, par exemple, aux travaux de I. Boszormenyi-Nagy ou encore d'Alice Miller qui ont, pour le premier, mis en évidence ce puissant frein au changement qu'est le «sentiment de loyauté» qui habite les individus, parfois pour leur plus grand malheur ; et, pour la seconde, l'histoire personnelle de chacun constituée, parfois ou souvent, par ces blessures dues à des comportements et/ou à des traitements inadéquats subis et qui marquent de façon durable les individus au point de bloquer toute évolution possible⁵.

De plus, nous noterons que l'axiome fondamental de l'École de Palo Alto selon lequel l'individu ne peut pas ne pas communiquer est actuellement l'objet d'une relativisation importante de la part de Janet Beavin-Bavelas qui considère que tout comportement n'est pas nécessairement communicatif et, par conséquent, non plus nécessairement «pragmatique»!⁶

C'est pourquoi, sur la base de ces deux critiques fondamentales, les reprises faites par les théologiens se montrent fragiles. En particulier lorsqu'on pense pouvoir parler de la «puissance» de transformation du message du Christ (O. Bayer, p. 227), il n'est pas tenu compte des forces de «résistance» de l'auditeur/lecteur. À défendre de façon non critique cette puissance, on risque d'engendrer une sorte de nouveau désespoir, voire un sentiment de culpabilité, au vu du désintéret manifeste de nos contemporains, chez toute personne ayant à cœur de transmettre le message chrétien, car il se verrait alors attribuer à lui seul la responsabilité de cette indifférence par le fait qu'il n'aurait pas su

structure interne d'une machine pour se concentrer sur les relations spécifiques qui existent entre l'information introduite dans la machine et celle qui en sort [...] Ce concept transposé en psychologie et en psychiatrie présente une utilité heuristique : il n'est pas besoin en effet d'avoir recours à des hypothèses intra-psychiques, en fin de compte invérifiables, et on peut se borner à observer les relations entre les entrées (*input*) et les sorties (*output*) d'information, autrement dit à la *communication*.» P. WATZLAWICK, J. HELMICK-BEAVIN, D. JACKSON, *Une logique de la communication*, Paris, Seuil, 1972 (1967 pour l'édition anglaise), p. 39.

⁵ I. BOSZORMENYI-NAGY, G. M. SPARCK, *Unsichtbare Bindungen. Die Dynamik familiärer Systeme*, Augsburg, Klett-Cotta, 1981 (éd. originale : *Invisible Loyalties*, Brunner Mazel, 1984²), 426 p. ; BOSZORMENYI-NAGY et KRASNER, *Between Give and Take*, Brunner Mazel, 1986 ; A. MILLER, *L'enfant sous terre, l'ignorance de l'adulte et son prix*, Paris, Aubier, 1986 (1981 pour l'édition allemande), 374 p.

⁶ J. BEAVIN-BAVELAS, *Recherche sur les axiomes de «Une logique de la communication»* in Fivaz-Depeursing E. & coll. *Texte et contexte dans la communication. Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux*, 13 (1991), p. 117-132.

trouver la forme de «communication ajustée» (P.-L. Dubied, p. 209). Or, que l'on sache, tous les auditeurs des paraboles de Jésus ne se sont pas convertis?

Davantage, cet optimisme au changement dont fait preuve l'École de Palo Alto fait bien peu cas de l'histoire même des sciences qui montre comment une théorie nouvelle n'est pas, comme on le croit, acceptée aussi rapidement par une communauté scientifique confrontée aux seules «failles de ses constructions théoriques»⁷. Alors à plus forte raison lorsqu'il s'agit de nos pré-supposés herméneutiques (J.-D. Kraege, p. 187).

Pour le dire autrement, nous avons l'impression qu'après avoir dû renoncer au pouvoir de l'herméneute à dire la vérité du sens d'un texte, on se laisse piéger par la tentation d'une autre forme de pouvoir : celle de penser qu'un texte ou une parole va nécessairement produire du changement, et même de pouvoir dire de quel changement il va s'agir (changement d'ordre éthique pour O. Bayer ou changement de la compréhension de soi avec P. Bühler).

Il serait bon de se ressouvenir, ici, de ce vieux principe théologique du «serf-arbitre»⁸, non pas pour dire qu'un texte ou une parole ne saurait être l'occasion d'un changement possible (éthique et/ou existentiel), mais que ce changement ou ce non-changement n'appartient ni au texte ni au lecteur/auditeur, mais qu'il relève d'une dimension que J.-D. Kraege a appelée la «grâce (seule) capable de créer la foi *ex nihilo*» (p. 189).

C'est donc avec la même modestie, comme pour la question de la vérité du sens, que les théologiens (et les thérapeutes de tous bords!) devraient marquer leur reprise de la thèse de la «pragmatique de la communication», pour en dire à la fois la richesse heuristique et les limites.

Cela étant posé, l'ensemble des textes réunis dans cet ouvrage reste une référence importante pour qui veut comprendre comment un sens peut émerger de cet acte de communication qu'est la lecture ou l'écoute et comment ce sens peut – peut-être – induire chez le lecteur ou l'auditeur un changement.

⁷ T.S. KUHN, *La structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1983 (1970² pour l'édition américaine), 284 p.

⁸ Rappelons la contribution de H. Weder qui montre comment la pensée (naturellement?) légaliste du lecteur/auditeur transforme ce qui était d'abord un Évangile (gratuité et joie) en une nouvelle Loi (exigence)!